

LE SEXUEL DE LA DIFFÉRENCE

Auteur: Gisela Avolio

Je remercie le comité scientifique responsable de l'organisation de ce Congrès, et en particulier Luigi Burzotta, qui m'a orienté dans l'acte de prendre la parole, acte qui comporte au moins deux sens.

Un, du fait de la faire depuis un lieu d'une certaine extimité à cette langue, qui ne m'est pas étrange du tout, étant ma langue maternelle, mais qui, comme je ne l'emploie pas habituellement, m'est en même temps étrangère. Je m'excuse de ma prononciation inadéquate.

Et l'autre, par l'opportunité d'échanger avec vous sur les raisons de ma pratique, ce à quoi Lacan nous a exhortés au début de la Section clinique.

Cet appel du Congrès m'a enthousiasmé, car ce sont des questions soulevées aujourd'hui par la clinique, qui m'interrogent personnellement. J'ai toujours considéré que la meilleure façon d'aborder les questions de la psychanalyse était d'aller du réel au symbolique, de la psychopathologie de la vie quotidienne au sujet -si on me permet la comparaison-.

Tel que Freud nous l'a montré, aller du trébuchement du langage au sujet de l'inconscient signalé par le lapsus. Avec l'inoubliable « oubli du nom propre » (Signorelli) il nous a appris qu'aussi bien la mort que la sexualité résistent au signifiant.

Alors, ce que je puisse dire aujourd'hui ne revêt aucun caractère « original », et je crois qu'il est toujours préférable de ne pas le prétendre, sous le risque que cela nous fasse rester dans les « origines » ...

Mais certainement, dans l'idée de dire quelque chose sur le particulier, qui me fait penser aux fondements de la psychanalyse, et à ses effets dans la dimension clinique.

C'est l'une des raisons qui nous réunissent ici, la politique qui concerne la psychanalyse en tant que discours, dont je pense, en particulier, qui n'est autre que celle du symptôme.

Pour la psychanalyse, le reste fait symptôme, et il ne peut pas être éliminé, même si on prétend une autre chose. Cela nous pose des questions, mais c'est parce qu'elle garde vivant ce reste actif.

C'est la raison par laquelle je crois que sa politique va favoriser la mise en fonction du manque come réponse au malaise, et non pas du manque de réponse, ce qui est une chose bien différente.

La distinction s'avère nécessaire, car je crois que c'est ce à quoi la psychanalyse doit faire face dans notre contemporanéité : de trouver les manières de se dire et de dire - avec leurs invariants structurelles. Parce que c'est dans ce Mouvement, comme Freud l'a appelé, que la psychanalyse peut montrer en acte qu'elle n'est pas étanche.

Ce n'est pas rare qu'on reprenne ces mots de Lacan qui marquent le besoin pour le psychanalyste d'être à la hauteur de l'esprit de l'époque. De quoi s'agirait-il ?

D'être à la hauteur de la manière dont on parle à une époque déterminée. En d'autres mots, comment quelque chose devient une manière de dire pour les êtres parlants.

Dans un temps où les formes sexuelles offrent de la consistance aux modes, et où le marché précipite à que celles-ci soient « déclarées », il peut devenir nécessaire de se redemander quelque chose de simple, mais de fondamentale : de quelle différence sexuelle parle-t-on en psychanalyse ?

Nous savons que cette différence, qui soutient notre pratique, n'est pas comme d'autres différences.

Elle n'est pas de la même nature que d'autres, car elle n'est pas fondée sur la nature.

Elle est inhérente à l'anatomie, bien sûr, à celle du corps recoupé par la parole, l'anatomie liée à la dissection que le signifiant opère sur l'organisme en le faisant un corps.

Ce sera un élément signifiant, et non pas une donnée naturelle, ce qui animera le destin de cette anatomie ; et ce sera la raison des « conséquences logiques que du rapport sexuel » -comme Freud l'a dit- sur le désir.

Parce que c'est avec l'articulation de la sexualité, le symbolique et l'inconscient que le sujet va construire une position sexuelle singulière. Je pense que pour chaque sujet il y aura autant de formes sexuelles que des rapports entre ces dimensions.

Donc, la différence sexuelle de laquelle nous parlons, est celle qui produit le malaise à cause de ce manque de savoir sur le sexuel.

Il n'y a rien dans le signifiant dames ou messieurs qui se réfère directement à un signifiant univoque, si ce n'est que par son rapport de différence à un autre signifiant.

Présenter ainsi la différence c'est la faire retomber non pas sur le deux des sexes, mais sur le divorce structurel entre la position sexuelle du sujet et son sexe biologique, n'importe lequel.

La division se produit par l'entrée au langage et par le fonctionnement du signifiant phallique. Une fois réalisée, cette division révèle le sexuel de cette différence, et l'impossible de sa complémentarité.

Qu'il n'y a pas de rapport sexuel, mais qu'il y a une position sexuée.

Que l'on parle du sexuel avec un savoir non su, mais que le sexuel ne s'arrive pas à dire.

Si le discours de la psychanalyse s'appuie sur cette inexistence de proportion sexuelle, il serait très risqué de ne pas considérer cette question sans avertir comment le discours moderne pousse dans son essai de la faire exister.

De quoi peut-il s'en servir pour cela ? Par exemple d'une idéologie, qui a la propriété de pouvoir...

... de pouvoir armer un savoir ; mais aussi du pouvoir comme propriété, et nous savons qu'avec le pouvoir vient le contrôle et la gestion des corps et de leur production.

Dans la conférence de Milan (puisque je suis en Italie, comment ne pas la mentionner) Lacan dit quelque chose que je trouve très intéressante, que « la psychanalyse a montré le caractère radical de l'incidence signifiante (...) dans cette constitution du monde ».

Une puissance telle qu'elle peut servir à la constitution de la masse, dont l'effet est, il dit « que l'on s'imagine savoir ce qu'elle est ».

Je m'en sers pour penser des phénomènes qui sont propres d'une société, comme le sentiment d'identité qui peut produire une idéologie, qui fait dire "je suis ceci ou cela", comme un discours identifiant. Sa puissance réside dans le signifiant.

Cette unité dans la même chose peut offrir à l'individu un être fondé sur le savoir (certains discours sur l'identité et le genre, par exemple) dans des situations dans lesquelles la fonction symbolique -tercité qui interrompe le dyadique-, échoue.

Je trouve intéressant de penser comment cet ensemble de tout-savoir unifiant d'une idéologie, lorsqu'il est situé à la place d'agent des discours, peut devenir ce maître moderne (le savoir universitaire), comme dit Lacan, qui est capable d'être partout, anonyme dans un certain sens, et avec peu de ressources pour s'en préserver.

Or bien, lorsque la toile de fond en est la métamorphose de la puberté, dont l'irruption impose un autre type de satisfaction pulsionnelle, alors que le sujet doit impérativement se donner d'autres objets incestueux, cela peut mener au scénario de situations cliniques dans lesquelles le moi trouve dans l'identité sexuelle une réponse imaginaire à une opération symbolique manquée.

J'entends une adolescente de 15 ans, amenée par ses parents à cause des discussions intenses qu'elle a avec eux. Avec les deux parents et deux frères, ils sont une famille qu'on pourrait dire qui est un cirque.

C'est un cirque itinérant, crée par eux-mêmes. C'est le travail des parents et ils ont migré par plusieurs villes, dans une économie précaire et avec un style bohémien.

Le « chef de piste », son père, sait que de tous les numéros, l'actuation de cette jeune fille -son enfant- est la plus remarquable. À tel point que parfois il ne doute pas de lui exiger de travailler, au nom d'un bien pour la famille. Quelque chose que la mère n'a jamais discuté.

Si tant est qu'on puisse comparer, une sorte de Gelsomina des années 2000, sans la grâce de Julietta Massina, mais avec des attributs qui font qu'elle se remarque.

Ce ne sont pas les conflits avec ses parents ce qui préoccupe plus cette jeune fille dans les séances, mais ceux qui les redoublent : des combats idéologiques effervescents qu'elle soutient par les réseaux sociaux, très intéressée par les mouvements sociaux féministes, sur lesquels elle discute avec des hommes et des femmes.

À une occasion elle me dit « *je suis polysexuelle* » et lorsque je lui demande ce que cela veut signifier, elle dit « *parce que je ne sais pas si vais être bisexuelle ou si l'un des deux sexes me plaira* ».

Pour le savoir, elle considère qu'elle doit avoir des rencontres sexuelles avec l'un et l'autre sexe, et d'après ses « *sentiments* » elle connaîtra son orientation.

Elle le fait, et à sa surprise, « *elle n'éprouve rien* » avec aucun.

Sa poly/sexualité -poly/morphe comme la perversion sexuelle infantile, semble être l'envers de l'anesthésie sexuelle.

C'est ici où quelque chose de propre de l'éthique de la psychanalyse met à l'épreuve la politique de sa pratique. Et cette idée de Lacan que la psychanalyse ne fait pas un érotique ni elle ne prescrit des techniques amoureuses prend pour moi toute sa valeur, plus que jamais.

Comment s'arrangeaient les choses pour cette jeune fille ?

Avec des hommes ou avec des femmes ? Mais également, pour les hommes ou pour les femmes ? C'est la question qui semblait se dessiner à chacune des discussions chaleureuses avec ses parents.

Son traitement aurait très bien pu s'enfoncer dans ce débat sur son orientation sexuelle.

Mais en sachant qu'il y a d'emblée le « dérèglement » de la sexualité, je comprends que c'est quelque chose de « l'être », le phallus, ce qui empêchait de passer à la logique de la castration, l'illusion que tout est possible, comme le vendait le chef de piste, et qui semblait trouver une réponse dans le polysexuel.

Notre Gelsomina était fille, figure centrale de la piste, employée de son père, cédée par sa mère.

Je l'invite à parler sur quelque chose qui est toujours accessoire dans son discours : la scolarité. Précisément parce que la valeur pour la psychanalyse retombe sur l'accessoire.

De par sa performance dans le cirque, elle est très reconnue dans l'institution scolaire, et parfois elle est même exceptée de certaines exigences pédagogiques lorsqu'elle a des engagements de travail.

Dans le cours des séances, il y a un fait qui écrira une différence, divisant ce que semblait consister compacte et bisexuel.

À une occasion elle reçoit un commentaire flatteur des autorités de l'école, devant ses camarades. Elle entend qu'ils se moquent d'elle à voix basse, ce qui lui fait honte, elle se sent vexée d'une manière insolite pour elle, et pour la première fois elle dit « *je me suis sentie exclue* ».

La tumescence imaginaire se voit affectée, et l'état d'exception (qui part de la prémisse logique de ce qu'il y a un tout) s'évanouit cette fois ; l'exclusion la singularise.

La surprise laisse émerger le sujet lorsque je lui signale qu'elle avait « *ressenti* », sous la condition de ce dégoûtissement. Une certaine affectation pour le phallus symbolique qui lui fait savoir dans le corps qu'il peut manquer.

La suite de son analyse dira peut-être de quelle manière cette jeune fille prendra une position sexuelle dans son fantasme, et ce ne sera pas le sexe de l'objet ce qui lui indiquera si elle sera hétérosexuelle ou homosexuelle, trans ou bi.

Mais cela ne sera possible sans la fonction de métaphore, qui permet de sortir de la spécularité, et qui a semblé trouver une matérialité dans la scène scolaire.

L'aliénation spéculaire produit un « je est un autre », mais si au lieu de l'autre qui est moi on met un autre « même », la prétention de mêmeté est satisfaite, mais sans la sauver de la différence concernant l'altérité qui défend la « mêmeté ».

Son désir d'y être, elle me dit « *comme une de plus parmi les autres* », s'entendait « différent ». Cela a enlevé de la force signifiante à ses protestations idéologiques, mais non à ses convictions, qui n'avaient pas de raison pour changer. Le fait de participer plus dans le scolaire l'a soustrait un peu de son travail au cirque du couple parental.

C'est ainsi que je pense possible dans ma pratique cette topologie, qui fait de la psychanalyse un traitement du réel par les opérations symboliques dans l'imaginaire.

Dont la politique est de donner lieu à l'émergence du sujet, qui s'échappe parfois derrière une identité qui renie de la différence, de par son caractère structurellement sexuel.

Oscar Masotta, qui a introduit la psychanalyse lacanienne en Argentine, a su le dire ainsi :

« l'idéologie commence au point exacte où (...) la vérité qui dit que le rapport sexuel n'existe pas, reste obturée ».

Bibliographie

Traduction de la conférence Lacan à Milan le 12 mai 1972
13/03/2006 - Par Olga Mabel Mater

Anabel Salafia, "Trasrelation sexuelle", dans la revue Lapsus Calami numéro 1. Letraviva. 2010. Argentine

Norberto Ferreyra, "Désir, sexe et inconscience", dans la revue Lapsus Calami numéro 1. Letraviva. 2010. Argentine

Oscar Masotta, "Essai lacanien". Ed la cadence éternelle. 2011. Argentine

